

# Édouard Glissant : l'humour de la conscience historique

par Mario Pelletier

( Le Devoir, 26 septembre 1981)

Édouard Glissant. *La Case du commandeur*, roman, et *Le Discours antillais*, essai, éd. du Seuil, Paris, 1981, 253 et 503 pages.

Manifestement, à mesure que la Terre rapetisse et que les cultures se tassent, des voix s'élèvent du fond des peuples les plus menacés, pour ranimer les mânes ancestrales, pour retrouver le fil perdu d'une histoire, la raison d'une présence au monde. L'identité, cette pierre philosophale de notre époque « désâmente », le Martiniquais Édouard Glissant, parmi bien d'autres, en aura fait la quête essentielle de son oeuvre. Déjà importante, jalonnée d'ouvrages marquants comme *La Lézarde* (Prix Renaudot 1958), *Le Quatrième Siècle*, *Malemort* et combien d'autres romans, poèmes et pièces de théâtre, celle-ci vient de s'enrichir d'un seul coup de deux nouveaux titres au Seuil : un roman et un essai, qui ajoutent, sur leur mode respectif, au foisonnement de réponses que l'écrivain tente de donner au Sphinx historique. Porte-parole d'un peuple déporté et asservi depuis des générations, Glissant essaie de dissoudre par le verbe l'apparente absurdité antillaise. Au fond, les poètes des nations colonisées crient tous après l'Eurydice perdue avec des accents à émouvoir les pierres, mais guère l'Histoire. Glissant, lui, le fait avec l'humour d'une conscience suraiguë.

Son nouveau roman, *La Case du commandeur*, est une sorte de *Roots* martiniquais, sauf que la remontée jusqu'aux racines s'y accomplit au gré du langage ou plutôt par la magie d'un seul mot « Odonno ». Ces trois syllabes, clamées par une femme qu'on accuse de démence, sont un véritable sésame qui ouvre les portes de la mémoire collective, un fil verbal qui, de génération en génération, aboutit aux premiers Africains débarqués en esclavage dans l'île, au XVII<sup>e</sup> siècle. Odonno, c'est le nom de deux frères, dont l'un vendit l'autre aux Blancs mais se retrouva pris aussi dans les filets de la Traite. Ce récit symbolique d'une tragédie collective, qui fonde le traître et la victime dans la même souffrance et les rendit finalement indissociables dans la cale d'un négrier, nous arrive par bribes, par bonds successifs dans le temps, comme un galet qui rebondit sur l'eau. Ainsi, au hasard d'un rebondissement, quelque part au XIX<sup>e</sup> siècle à l'époque de l'Abolition (de l'esclavage), un certain Anatolie a beaucoup de succès avec les femmes parce qu'il leur raconte sur l'oreiller – ou plus souvent dans les carrés de canne à sucre – une histoire décousue, qu'elles essaient de reconstituer par la suite en mettant bout à bout leurs parts de récit. Mais cette histoire n'aboutit jamais, jusqu'au jour où Liberté Longoué, la fille de Melchior, « parut et convoya le raconteur Anatolie jusqu'à la source de son histoire ». Car Liberté connaît, elle, le fin fond de cette geste collective qu'Anatolie colporte sans savoir. Elle l'entraîne un jour dans un réduit qui servait de cachot pour les esclaves récalcitrants, et lui révèle le secret d'Odonno, l'histoire des frères rivaux emmenés en esclavage. « Et ils sortirent à la fin de ce trou du passé... effarés du soleil sur les roches en cailloutis. C'est à partir de ce trou débordé que déferla sur nous la foule des mémoires et des oublis tressés, sous qui nous peinons à recomposer nous ne savons quelle histoire débitée en morceaux. »

Ce trou de mémoire d'où jaillit le souvenir signifiant, moyen terme freudien entre la caverne des philosophes et la grotte où Enée aima Didon, n'est qu'un des nombreux symboles dont l'auteur parsème son récit, qu'il mène par ailleurs comme un exorcisme national, avec un « nous » collectif en guise de narrateur. Allègre, l'écriture est rehaussée par les épices exotiques du langage antillais, vieux français et créole mêlés, qui n'est pas sans analogie avec l'acadien d'Antonine Maillet : une richesse de mots et d'expressions qui fait rêver d'un grand dictionnaire de la francophonie. Mais cette remontée lyrique dans la chaîne des générations, cette tentative de réinvestir une histoire aliénée, que vaut-elle pour le Noir antillais d'aujourd'hui ? Elle semble aboutir à l'impasse dans le délire démentiel d'une Marie Celat, celle en qui tout arrive et se dénoue. Son fils, celui justement qu'elle avait nommé Odonno va se perdre dans la mer, comme si c'était là le seul geste auquel pouvait mener une trop grande identification avec le passé. Ainsi, Glissant marque ses distances par rapport à une première vague de négritude trop repliée sur elle-même et dont son compatriote Aimé Césaire fut l'un des premiers hérauts.

Il reprend la même perspective et la fouille de long en large, dans son essai *Le Discours antillais*. Analysant dans tous les sens la domination qui écrase son peuple, la séculaire aliénation culturelle des Noirs martiniquais, les rapports du créole avec le français, l'oral face à l'écrit, il tente de dégager une voie mitoyenne entre le renoncement national et le repli sur soi. Il n'est pas étonnant que sur ce chemin il rencontre des écrivains qui, comme lui, essaient de tirer une expression nationale d'une gangue d'oralité séculaire. Parlant de Jacques Ferron et de Gaston Miron, qu'il considère comme deux voix opposées, « l'une fluante, l'autre tonnante », il conclut : «... ils sont du même côté que nous par rapport à l'écrit. La ruralisation et la joualisation ont fait là ce que la Plantation et le créole ont opéré pour nous. » Il faut dire que ces impressions datent du début et du milieu des années 70, alors que le débat du joual faisait encore rage ici. Elles apparaissent moins pertinentes aujourd'hui. Il n'empêche qu'Édouard Glissant, autant dans cet essai que dans ses romans, explore une problématique culturelle avec laquelle nous, peuples minoritaires, sommes toujours aux prises : comment échapper à l'annihilation de l'Histoire ?